

L'EXPRESS de LYON

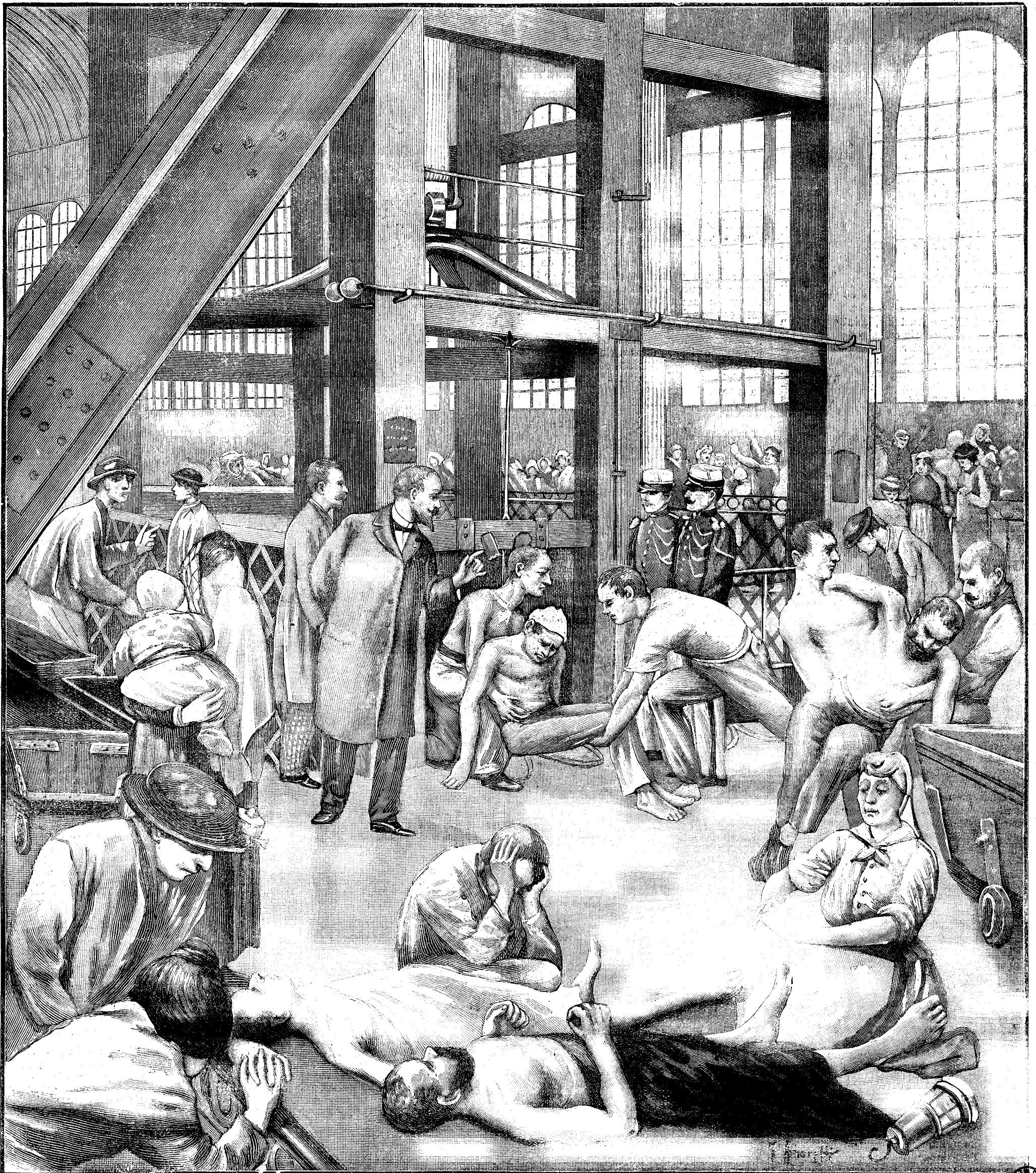
ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon.

ABONNEMENTS :
 LYON ET DÉPARTEMENTS :
 Un an : 3 fr.
 Six mois : 2 fr.
 Trois mois : 1 fr.
 Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à l'Express de Lyon

PARAISANT LE DIMANCHE
 ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année N° 50.
 Dimanche 16 Décembre 1900.



La catastrophe d'Aniche
 La remontée des corps des victimes.

RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

La solution de la question chinoise n'apparaît pas aujourd'hui plus prochaine qu'au lendemain de l'entrée des troupes alliées à Pékin.

La diplomatie pictine absolument sur place et les dispositions des puissances sont si incertaines qu'elles ne parviennent même pas à se mettre d'accord sur les termes de la note conjointe à présenter au gouvernement chinois. Certaines puissances ont du reste adopté, depuis le commencement des hostilités, une politique à volte-face, bien faite pour décourager leurs plénipotentiaires et pour les rendre très hésitants sur le rôle qu'ils ont à jouer. Combien de fois n'avons-nous pas vu l'affirmation d'une entente absolue entre les puissances suivie à quelques jours d'intervalle de notes rectificatives soumettant cet accord à certaines conditions ! Les États-Unis, en particulier, ont eu une attitude très irrésolue et en plusieurs cas contradictoire. On connaît combien ces tergiversations servent les Chinois et le parti qu'ils en tirent pour prolonger indéfiniment les négociations.

La diplomatie européenne a repris le travail de Pénélope, délaissant le lendemain ce qu'elle avait en tant de peine à faire la veille. Le plus grave est que l'on n'entrevoit pas la fin de cette situation pleine d'obscurité. Si la présentation d'une simple note conjointe présente tant de difficultés, que sera-ce lorsqu'il s'agira d'en discuter les termes avec les envoyés chinois ?

Car le traité préliminaire, une fois arrêté, ne pourra avoir de sanction définitive que du jour où les négociateurs du Cielste-Empire en auront accepté les termes.

Nous en reparlerons encore l'an prochain.

Dans l'Afrique Australe, la lutte prend un caractère de barbarie qui s'accroît de jour en jour. En Angleterre même, où l'opinion presque unanime admet la justice et la nécessité de la guerre, on commence à s'émouvoir et les organes libéraux blâment ouvertement les cruautés inutiles. Il n'est pas certain, d'ailleurs, que le système de dévastation inauguré par le maréchal Roberts, et que se propose de développer après lui l'implacable Kitchener, produise les effets attendus.

Le mouvement afrikander qui se dessina avec tant de force au début des hostilités et que le gouvernement du Cap était parvenu à enrayer par une politique habile semble se réveiller. La destruction des fermes, les incendies multipliés, les traitements indignes infligés aux femmes et aux enfants ont de nouveau soulevé l'indignation de la population hollandaise. Dans la Natalie et même dans un grand nombre de villes du centre de la colonie, les commerçants de race anglaise sont mis à l'index et réduits à fermer leurs magasins.

De tels symptômes présentent une réelle gravité parce qu'ils montrent à quel degré de désaffection est arrivée la population afrikander.

Cet élément qui constitue la majorité dans la colonie du Cap était resté, dans son ensemble, fidèle à la Grande-Bretagne. Si son opposition grandissante, circonscrite jusqu'à présent sur le terrain commercial, devait aller jusqu'à l'insurrection, la situation de l'Angleterre dans l'Afrique australe deviendrait absolument intenable.

L'imminence de ce danger n'échappe pas aux rares Anglais qui ont su conserver leur sang-froid, mais il ne paraît pas que le gouvernement s'en préoccupe. Il semble au contraire qu'il y ait un parti pris, de faire sentir plus durement aux colonies le joug de la métropole.

C'est ainsi que le récent voyage de M. Chamberlain dans la Méditerranée a eu pour conséquences immédiates le retrait de certaines franchises à Gibraltar et à Malte. Dorénavant, les sujets anglais ou coloniaux ne pourront s'établir ou séjourner, même temporairement, à Gibraltar qu'avec un permis de résidence délivré par le gouverneur de la place, permis qui pourra être refusé ou révoqué sans appel.

A Malte, la proscription de la langue italienne, établie depuis quelques années, est maintenue dans toute sa rigueur.

Si l'Angleterre, entrant violemment dans une voie aussi contraire à ses traditions, essaye d'appliquer ce système à tout son empire colonial, elle se prépare des difficultés inextricables et d'irréparables revers.

Le piano compte, comme on sait, à peu près autant de détracteurs passionnés que d'adeptes convaincus. C'est assurément parmi les premiers qu'il faut classer ce magistrat italien dont l'arrêt fait un certain bruit au delà des Alpes. Il a condamné à une

forte amende un mélomane qui faisait exécuter des exercices de piano dans sa maison « pendant toutes ou presque toutes les heures de la journée », sans s'occuper ou autres précautions pour la tranquillité du voisinage.

Il a jugé que l'abus de cet instrument, lorsqu'il est prouvé qu'il se produit sans aucun ménagement pour la tranquillité d'autrui, rentre dans la catégorie des abus prévus et punis par le Code pénal.

Donc soyez prudents, jeunes pianistes, et n'abusez pas des gammes. La justice a l'oreille fine. Ou alors, réfugiez-vous dans ce paradis des musiciens qu'est la ville de Desteno, au Brésil. Dans cette localité d'une dizaine de mille habitants, il n'y a pas moins de trois cents pianos et sept sociétés orphéoniques. Les trois faubourgs de la ville contiennent en outre six sociétés musicales, deux pour chacun d'eux.

Si les mœurs de cette ville ne sont pas exceptionnellement douces, c'est à désespérer des proverbes.

Auriez-vous jamais soupçonné les terribles dangers que peut nous faire courir le mouchoir, le simple mouchoir de poche ?

Quelques hygiénistes les ont dénombrés avec une rare conscience, et le tableau qu'ils en donnent est tout simplement effrayant. Cet accessoire que l'on croyait naïvement si inoffensif est, assurent-ils, un redoutable agent de propagation d'un certain nombre de maladies graves, et plus spécialement de la diphtérie, de la grippe, des pneumonies, bronchites, ophtalmies, rougeoles, scarlatines, etc....

Et comme il serait inutile de connaître les dangers si on ne se préoccupait de les combattre, une ligue est en train de se former, analogue à celle destinée à combattre l'abus du tabac. Les statuts de cette ligue contre l'abus du mouchoir seront sans doute fort curieux. La nouvelle ligue préconiserait-elle comme remède le retour au vieil usage pas encore disparu dans certaines provinces reculées et parmi certaines corporations peu mondaines, et qui consiste à se moucher dans ses doigts ?

NOS GRAVURES

LA CATASTROPHE D'ANICHE

Une épouvantable catastrophe s'est produite aux mines d'Aniche (Nord) à la fosse Fénelon.

Il était cinq heures du matin, et un certain nombre d'ouvriers étaient déjà descendus. Les travaux d'extraction comportent, en certaines circonstances, l'emploi de la dynamite. Un magasin distribue aux ouvriers le dangereux explosif. C'est au moment où l'on procédait à cette opération que, pour une cause qu'il a été impossible de préciser, la catastrophe s'est produite. Le magasin contenait environ 150 kilog. de dynamite : on peut juger par là de la violence de l'explosion.

Les secours furent immédiatement organisés et l'on retira de la fosse une vingtaine de morts et une trentaine de blessés.

Certains cadavres étaient affreusement mutilés, les uns, avec les membres brisés, d'autres au visage broyé, aux chairs déchiquetées.

Des scènes déchirantes se sont produites lors de la reconnaissance des cadavres.

Cette épouvantable catastrophe a produit dans toute la région une consternation générale.

UN CONVOI DE FEMMES BOERS PRISONNIÈRES DE GUERRE

L'héroïque résistance des commandos boers qui tiennent encore la campagne exaspère leurs adversaires. Furieux de voir se prolonger une guerre qu'ils espéraient terminer en quelques mois, les Anglais perdent leur sang-froid et prennent une série de mesures violentes que réprouve la conscience du monde entier.

Après l'incendie des fermes, ils n'ont rien imaginé de mieux que l'emprisonnement des femmes et des enfants. Cette conduite barbare n'a pas donné les résultats escomptés. Elle a porté à son comble l'exaspération des Boers et affermi leur résolution de combattre jusqu'au bout.

Quant aux femmes victimes de ces violences, elles font preuve d'un admirable stoïcisme et d'une indomptable fermeté. Entassées dans les trains qui les emmènent dans la colonie du Cap, elles s'exhortent mutuellement au courage, et, groupées autour du drapeau national, chantent en chœur l'hymne du Transvaal.

Notre gravure de huitième page donne une idée de cet exode tragique.

LE LIVRE ROUGE

Aimez-vous bouquiner ? Moi, c'est un plaisir dont je raffole. Quel que soit le temps, qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il neige, que le soleil darde de brûlants rayons ou fasse grise mine derrière d'épais nuages de brume, je ne saurais laisser passer une journée sans consacrer plusieurs heures à ma passion.

Je n'y vais pas le matin, les étalages ne sont pas tous faits ; les marchands comme les amateurs vraiment sérieux ne se lèvent pas de bonne heure et j'y perdrais mon temps.

Non, je m'en vais en fumant un cigare faire deux petites heures d'exercice digestif après le repas. Nonchalamment, en habitué, je parcours les quais de la rive gauche — les seuls intéressants, entre nous — je jette un coup d'œil sur la moisson nouvelle qu'offrent chaque jour en pâture aux bouquinistes les ventes de l'hôtel Drouot ou les cessions amiables de quelques héritiers pressés.

Je ne vous dirai pas que j'ai acquis là la véritable science du bibliophile éclairé ; je mentirais. On nait bibliophile, on ne le devient pas. Beaucoup de gens s'imaginent qu'en ramassant des livres en grande quantité, sans s'inquiéter de leur provenance ni de leur état de conservation, ils arrivent à un résultat ; c'est une erreur profonde.

L'amateur vrai cherche à réunir soit une collection de vieux auteurs, soit une série d'exemplaires des grands imprimeurs du quatorzième ou du quinzième siècle ; il se délecte en compulsant un vieil in-folio jauni, dont les caractères sous l'action du temps et de l'humidité sont devenus indéchiffrables ; il se pâme devant une édition refusée par l'auteur ou condamnée par le parlement d'il y a trois cents ans. Moi, ce qui m'a toujours attiré, ce sont les vieilles reliures, les vieux emboîtages en velin ou en peau de truie, les dos carrés frappés de fleurs de lys ou d'arabes d'or, les plats écussonnés, les coins, les fers précieux, toute cette série de curieux travaux qui constitue l'histoire de l'art de la reliure, depuis Gutenberg jusqu'à nos jours.

Or vous allez voir que ma passion n'est pas une vaine passion et qu'elle m'a valu au moins une aventure intéressante.



Un jour donc que je furetais dans un éventaire en face la rue Dauphine, mes regards furent attirés par un singulier bouquin caché sous un amas d'autres volumes catalogués un franc vingt-cinq pièce.

C'était un petit in-quarto de deux cents pages environ qui, à première vue, paraissait assez fatigué. La seule chose qui me l'ait fait remarquer c'était la reliure extraordinaire, telle que je n'en avais encore jamais rencontrée de semblable. D'abord il était recouvert en maroquin rouge, taché et éraillé légèrement, bien entendu, mais au lieu d'avoir des plats unis comme tout livre qui se respecte, il portait sur chaque face une sorte de médaillon en relief de l'épaisseur de deux centimètres à peu près. Ce devait être un bouquin bien difficile à caser dans une bibliothèque à raison de sa conformation anormale ; néanmoins je résolus de m'en rendre acquéreur.

Le texte intérieur m'importait peu ; comme je vous l'ai dit, je ne m'intéresse qu'aux reliures. J'y jetai un coup d'œil, c'était un livre de Kabbale, tout hérissé de figures et de tarots, ce qui m'expliquait la couverture rouge.

Moyennant dix-huit sous, le marchand qui n'attribuait pas grande valeur à ce méchant grimoire, me le fit emporter mon trésor.

Je m'en fus joyeux, persuadé que j'avais gagné ma journée en mettant la main sur un exemplaire peut-être unique. Fièvreusement, je consultai les catalogues ; je ne trouvai nulle trace de l'auteur ni des éditeurs de ce mystérieux volume. Dès lors, je lui vouai une sorte de culte ; je l'installai chez moi à la place d'honneur dans une vitrine à l'abri des mains indiscretes et des regards profanes.

En vain, d'ailleurs, cherchai-je à comprendre le sens des caractères qu'il renfermait, jamais je ne pus parvenir à déchiffrer les formules dont il était rempli.

Bientôt, une autre découverte aidant, je laissai dormir tranquille mon in-quarto, me promettant de le faire voir quelque jour à une personne compétente.

Puis les jours, les mois, les années se passèrent, les raretés chez moi s'accumulèrent, me forçant à délaisser mes premières trouvailles.

Le livre rouge devait cependant se rappeler à mon souvenir et d'une singulière façon.

Un jour, une bonne en allumant le feu, laissa échapper une pelletée de charbons calcinés qui se répandirent sur le tapis de mon cabinet de travail, causant un commencement d'incendie qui m'amena tout ému au secours de mes précieux trésors.

Quelle qu'eût été cependant ma précipitation, et si anodin que fût le foyer initial, l'incendie avait déjà eu le temps de dévorer une partie du bois de ma bibliothèque, léchant le vernis et faisant éclater les grandes vitres sous l'influence de la chaleur. D'un coup d'œil j'entrevis le désastre possible ; comme des allumettes, mes chers livres allaient flamber ; les reliures si soignées, les livres si richement ornés menaçaient de se raccornir, de se détériorer, d'être à jamais perdus. Jamais je ne me consolerais d'un pareil malheur.

Au risque de communiquer le feu à mes vêtements d'intérieur, ou même de me brûler aux mains et au visage, je me précipitai ; je saisis un morceau de rideau épais, à l'aide duquel j'éteignais les flammes. La bonne, remise de sa première émotion et honteuse de me voir seul travailler à l'extinction de l'incendie, revenait de sa cuisine avec un seau d'eau.

Je projetai le liquide sur les tisons et en quelques instants j'étais définitivement parvenu à éteindre le brasier.

Je respirai ; tout danger était conjuré pour l'instant ; sans prendre la peine de rechercher les causes du sinistre, ni de gronder son involontaire auteur, sans voir que mon appartement souillé d'eau et de cendres ressemblait à une maison mise au pillage, que mes mains et ma figure noires de fumée et tachées de la belle manière avaient grand besoin d'un nettoyage sérieux, je me mis aussitôt en devoir de vérifier quels dégâts avait pu causer cet accident parmi mes collections.

Egoïsme du monomane qui rapporte tout à sa passion, ou indifférence du vieux garçon pour les détails matériels, il y avait un peu de tout cela dans le sentiment qui me poussait à ce mouvement.

J'ouvris la porte de ma bibliothèque et j'eus la joie de constater que rien n'avait souffert pour ainsi dire.

Seul le livre rouge placé sur une planche du bas, à raison de sa conformation spéciale, avait été légèrement atteint, non par les flammes mais par la buée qui s'était dégagée des brasiers ardents au moment où je les avais aspergés d'eau.

Je vis alors une chose étrange. Sous l'influence de la chaleur et de l'humidité les deux médaillons en reliefs, frappés sur les plats du livre, avaient doublé de grosseur et sous cette tension exagérée le cuir s'était fendillé, laissant apercevoir quelques feuillets de velin jaunés.

Du coup, je demeurai stupéfait de ma découverte. Jamais il ne me serait venu à l'idée de songer qu'une couverture de bouquin pût renfermer des papiers !

Mais après tout, pensai-je, peut-être ces papiers sont-ils sans importance et n'ont-ils été mis là que pour garnir le volume et faciliter la frappe des médaillons.

Je mourais d'envie de savoir, mais pour savoir il fallait sacrifier la reliure.

Tant pis ! d'un coup de canif, je tranchai la peau et je m'emparai des parchemins de la première page. Ma curiosité avait été déçue.

Je n'eus pas plus tôt développé les quatre pages qui venaient de me tomber sous la main, que je les vis couvertes que de signes bizarres assemblés avec des traits et des points, tout un grimoire dont il m'était impossible de pénétrer le sens.

Néanmoins la chose m'intéressait au possible, je ne pouvais admettre que ces signes ne signifiaient rien, que les pages eussent été placées là simplement comme remplissage ; dans ce cas elles eussent été blanches ; si autrement les signes cabalistiques en question possédaient véritablement un sens ce sens devait être prodigieusement intéressant pour qu'on se fût donné la peine de dissimuler les papiers dans un endroit où certes personne ne fût jamais allé les chercher.

Renonçant pour le moment à éclaircir le mystère, je me mis en devoir de pratiquer l'autopsie complète de la couverture. Je tranchai la peau avec mon canif ; j'aperçus de nouveaux papiers, je les tirai comme les premiers, et comme sur ceux-ci je distinguai des signes, des points et des traits.

A partir de ce jour, mon existence devint un véritable martyre. Je cherchais le mot de l'énigme qui s'était si étrangement offerte à moi. Armé d'une loupe, je promenais sans relâche mes yeux sur les maudits grimoires ; je palissais sur les textes, combinant, mesurant, superposant, avec la science et surtout la patience d'un cryptographe de carrière.

Et rien, toujours rien !

Au contraire, il me semblait que, depuis leur mise au jour, mes parchemins palissaient, que les signes peu à peu s'effaçaient, devenaient invisibles. Ceci me suggéra une idée, à savoir que ce grimoire pouvait bien avoir été écrit à l'encre sympathique et ne se lire qu'après une exposition à la chaleur, d'une durée déterminée. Ainsi s'expliquait naturellement l'apparition des caractères après l'incendie et leur disparition progressive ensuite.

Tremblant d'émotion contenue à l'idée que peut-être j'étais sur la piste d'une découverte extraordinaire de la révélation d'un secret enfoui là de temps immémorial, j'approchai du feu les pages du grimoire.

Ma supposition était juste ; dès que la chaleur se fit sentir et se communiqua au velin, des signes se dessinèrent, qui devinrent bientôt des

lettres, mais, par exemple, en vain me creusai-je la tête pour comprendre ce que signifiait ce bizarre assemblage de mots imprononçables et de consonnes à répétitions, il me fut impossible de saisir le sens du mystérieux manuscrit.

De guerre lasse, je rouvris le livre rouge dédaigné depuis la découverte des parchemins et je pensai que peut-être une corrélation existait entre les deux.

Je m'approchais de plus en plus du foyer ardent et à ma profonde stupéfaction des caractères apparaissaient aussi maintenant entre les lignes du livre de Kabbale. Sur la première page je distinguai quelques mots : « Ceci est mon testament... » puis les premières lettres d'un nom : « duc de Rich... »

Plus de doute, j'étais en possession d'un manuscrit historique d'une valeur inappréciable. Quelle heureuse trouvaille allais-je faire concernant l'histoire, car pour que l'auteur du testament eût pris tant de précautions, il fallait que la chose en valût la peine.

Derechef, je rapprochai ma chaise du feu, puis à tout hasard j'appliquai sur la première page du volume une des feuilles du parchemin. Cette fois, j'avais la main heureuse, ces mots qui ne signifiaient rien tout à l'heure composaient ce qu'en langue cryptographique s'appelle une grille et prenait un sens. Par exemple, ils ne s'enchaînaient pas bien, la plupart n'étaient pas encore suffisamment échauffés pour réparer distinctement. Je lus ainsi par bribes... le roy m'a... un secret terrible... responsabilité qui m'effraie... France... pas... régnera...

Décidément cela devenait très intéressant. Je me mis tout à fait au dessus du foyer, présentant le livre à la flamme même, pour activer la réapparition du vieux texte. Malheureusement, dans ma hâte fébrile, le parchemin m'échappa... Je voulus le rattraper au vol, mais juste à ce moment une des bûches qui garnissaient la cheminée s'écroula avec des milliers d'étincelles, englobant mon trésor ! Le seul guide rendant possible le déchiffrement.

Depuis, j'ai eu beau montrer le livre rouge aux cryptographes les plus renommés, personne n'a pu rien en tirer ; d'aucuns m'ont ri au nez prétendant que j'avais été auteur ou victime d'une mystification.

Mais moi, qui ai vu, moi qui ai lu, moi qui ai la foi, enfin je pleurai toute ma vie du regret de n'avoir pu éclaircir le mystère du livre rouge.

Jacques DUBROLLE.

La Dernière Rose du Jardin

I

Déjà les soirées étaient fraîches. Septembre était venu. Les derniers étrangers avaient déserté Luchon pour établir, — ainsi que l'exigeait la mode, — leur quartier général à Biarritz, ou à Pau, ou à Arcachon.

Dans le jardin de l'hôtel, éclairé par un pâle soleil d'automne sans force, sans éclat, sans joie, Jacques de Rieux et M^{lle} Carlotta de Fium marchaient côte à côte.

Jacques de Rieux était revenu très fatigué de sa station à Madagascar. Lieutenant de vaisseau, il avait, au cours d'une expédition, contracté les terribles fièvres qui déciment les Européens sur la grande île africaine. Après trois longs mois de maladie dans la maison familiale, les médecins l'avaient envoyé en convalescence à Luchon.

Il y avait rencontré M^{lle} Carlotta de Fium.

Qui était-elle vraiment, cette admirable fille qui galopait toute la journée, chassait à courre, escaladait les pics les plus dangereux, descendait au fond des précipices et dansait toutes les nuits de la façon la plus folle, la plus effrénée ? Il eût été difficile de le dire. On racontait que sa mère, enfant adoptive du duc de Reggio, avait épousé contre la volonté de son père un jeune gentilhomme ruiné, dont elle s'était follement éprise, et qui avait eu le mauvais esprit de mourir peu après d'un coup d'épée reçu à la suite d'une discussion au jeu. La jeune femme, reniée par la famille du duc, s'était alors mise à courir l'Europe, menant grand train. Elle n'avait pas tardé à se ruiner de fond en comble. Avec sa fille, elle vivait maintenant d'une pension libéralement servie par un de ses oncles, en attendant que l'occasion d'un beau mariage se présentât pour Carlotta.

Mais cette occasion se faisait bien attendre ! Certes, un véritable escadron d'hommes de tous les âges et de tous les mondes manœuvrait constamment autour de la jeune fille ; mais aucun des soupirants ne s'était jamais soucie de demander sa main.

Elle les traitait, d'ailleurs, comme ils le méritaient et savait répondre durement au respect le jeune ou le vieux fou qui s'avisait de la serrer un peu trop pendant le tourbillon d'une valse, ou qui risquait un aveu impertinent.

Jacques de Rieux, lui, s'était mis à aimer l'étrangère de la façon la plus sincère. Il l'aimait éperdument, profondément. C'était son premier amour, et il n'eût bientôt plus qu'une idée : épouser M^{lle} de Fium, l'enlever de ce milieu de perdition, l'emporter chez lui, où il la ferait revivre dans l'atmosphère pure et réconfortante d'un intérieur honnête.

Il ne s'y trompait pas : l'âme loyale de Carlotta ne supportait qu'avec douleur l'existence à laquelle la condamnait sa mère, existence d'un brillant si factice ; plus d'une fois, au fond des beaux yeux de la jeune fille, il avait lu comme une expression de reconnaissance émue pour la respectueuse tendresse dont il l'environnait.

En ces moments, il aurait voulu lui dire son amour ; mais il avait toujours retardé cette déclaration.

Pourtant, aujourd'hui, puisqu'on allait se séparer, il lui fallait, sous peine de perdre à jamais celle qu'il aimait, il lui fallait parler ; son congé expirait dans deux jours, et il ne tarderait pas à reprendre la mer.

II

Le soleil venait de disparaître derrière les montagnes et, sous ses derniers rayons obliques, les pics neigeux étincelaient comme de l'argent, alors que, déjà, le jardin de l'hôtel se trouvait plongé dans l'ombre du soir.

Des mots d'amour montaient aux lèvres de Jacques, mais toujours ils y expiraient.

La jeune fille s'arrêta soudain, et rompant le silence dit :

— Ne trouvez-vous pas cette soirée lugubre ?

— Oui, répondit l'officier de marine ; d'ailleurs, ces derniers jours d'été ne sont jamais exempts de mélancolie ; c'est le moment où les fleurs meurent... et où les amis se quittent.

— Les fleurs renaîtront !

— C'est vrai, mais les amis se retrouveront-ils ?

La jeune fille eut un soupir.

— Hélas ! murmura-t-elle.

De nouveau ils firent quelques pas ; puis, laissant errer les yeux autour d'elle :

— Comme c'est triste un jardin sans fleurs ! reprit M^{lle} de Fium ; il y a un mois, il y avait ici des centaines de roses, et il n'en reste plus une seule !

— Si ! dit tout à coup Jacques en avisant une admirable rose blanche qui, seule, fleurissait à l'écart.

Il la cueillit et la tendit à la jeune fille.

— La dernière rose du jardin ! murmura-t-il.

— Merci ! répondit Carlotta, très émue. Je vous promets de la conserver en souvenir de notre rencontre à Luchon. Car si les fleurs



renaissent, ainsi que je le disais, vous aviez raison, vous, d'ajouter que les personnes qui se séparent comme nous ne se revoient pas toujours.

A ces mots, un voile de tristesse passa devant les yeux de Jacques, son cœur se serra.

C'était pourtant vrai : ils ne se reverraient peut-être jamais !

Il prit la main de la jeune fille, et, ardemment, emporté soudain par la passion, il dit :

— Carlotta, je vous aime !... Toute ma vie vous appartient !... Voulez-vous devenir ma femme ?

Une vive rougeur couvrit un instant le visage de la jeune fille, sa main eut un frémissement, ses yeux brillèrent d'une joie profonde, et Jacques crut qu'elle allait répondre :

— Oui.

Profonde fut sa surprise lorsqu'il vit cette expression de bonheur s'effacer et lorsqu'il sentit la main de Carlotta se retirer doucement de la sienne.

— Non ! répondit enfin la jeune fille en secouant tristement la tête ; non !

Jacques se pencha vers elle.

— Carlotta, je vous en supplie ! s'écria-t-il. Mais, de nouveau, et cette fois avec plus de fermeté dans la voix elle répondit :

— Non !

Jacques baissa la tête désespéré. — Ecoutez-moi bien, reprit-elle... Si je refuse votre offre, ce n'est point que je ne vous aime pas... Oh ! cela, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas le croire ! Je veux, au contraire, vous avouer que j'ai pour vous la plus tendre, la plus profonde affection...

— Alors ?...

— Mais je ne suis pas digne de vous !... Je vous connais bien, monsieur de Rieux... à un homme comme vous, il faut une jeune fille véritablement jeune fille ! Moi, j'ai trop valsé, trop d'hommes déjà m'ont dit qu'ils m'aimaient, trop de déclarations ont effleuré mes oreilles, et le spectacle de trop de vilenies a désabusé mon cœur ! Bonne pour tous ces hommes que je méprise, oui ; mais pour vous, non !... Depuis longtemps j'avais deviné votre amour, et je m'étais demandé : « Si l'offre de devenir sa femme, que répondras-tu ? », et c'est dans mon amour même que j'ai trouvé la force de me commander : « Tu refuseras ! »

Jacques interrompit brutalement la jeune fille.

— Ah ! s'écria-t-il avec véhémence, vous mentez ! Vous ne m'aimez pas ! Vous me parlez de votre affection par pitié, sans vous rendre compte que votre refus n'en est que plus horrible !

La résolution de la jeune fille le bouleversait, et à la pensée de la perdre, il ne pouvait contenir sa douleur. Un chagrin immense lui gonflait la poitrine, ses yeux étaient pleins de larmes. Soudainement il tendit vers M^{lle} de Fium ses mains suppliantes.

Mais elle resta inflexible.

Et, pour la troisième fois, elle répondit simplement :

— Non !

Jacques se laissa tomber sur un banc. Elle le regarda longuement.

Son intention était de partir sans rien ajouter.

Elle n'en eut pas la force. Alors lentement, elle s'approcha de lui.

— Monsieur de Rieux, dit-elle ne nous quittons pas fâchés... Vous verrez un jour que j'avais raison... Plus tard, vous me remercirez... Vous aurez alors rencontré une autre jeune fille qui vous aimera, qui sera véritablement digne de vous, et avec laquelle vous serez heureux, car vous ne serez pas tourmenté par le doute et par la jalousie, car vous ne verrez pas ressusciter devant vos yeux un passé odieux... Moi, hélas ! je ne suis qu'un objet de luxe, brillant, dangereux, coûteux et inutile... Vous souffrez en ce moment, — et je sais ce qu'est une telle souffrance, puisque je suis aussi malheureuse que vous, — mais le temps cicatrise toutes les blessures, efface toutes les douleurs !

Avec un peu d'amertume dans la voix, elle continua :

— Parfois, je me voyais avec vous menant une vie calme, heureuse, pleine de tendresse... Au lieu de cela, je vais reprendre mon existence errante d'hôtel en hôtel, de ville d'eaux en ville d'eaux !... Pendant combien de temps encore ? Je ne sais !... Mais, au moins, je garderai au cœur la satisfaction d'avoir su aimer, de vous avoir aimé pour vous et non pour moi, de vous avoir aimé véritablement, car ce ne serait pas vous aimer que d'accepter de devenir votre femme quand je ne m'estime plus moi-même.

Elle était maintenant toute vibrante d'émotion.

— Voilà, monsieur de Rieux, pourquoi je refuse ! reprit-elle d'une voix plus douce.

Jacques s'était levé.

— Séparons-nous nous maintenant, continua M^{lle} de Fium... Ainsi que je vous l'ai dit, je conserverai cette rose comme un précieux souvenir... Pourtant, si, un jour, la vie me devenait par trop pénible... je vous la renverrais... Vous comprendrez ce que cela voudra dire.

Elle lui tendit la main.

— Adieu !... Soyez heureux, et accordez parfois une pensée à une pauvre créature que vous avez aimée loyalement, et qui a loyalement agi avec vous !... Adieu !

L'ombre avait complètement envahi le jardin. Au loin, les lumières des salons de l'hôtel piquaient l'obscurité comme autant d'étoiles. La robe blanche de la jeune fille s'éloigna dans la nuit, s'effaça. Alors, Jacques de Rieux, incapable de se maîtriser plus longtemps, se laissa retomber sur le banc du jardin et pleura longuement.

III

Trois années se sont écoulées.

Jacques, après un désespoir qui dura de longs mois, a enfin vu le calme rentrer dans son cœur ; il a rencontré la jeune fille dont M^{lle} de Fium lui avait parlé, il s'en est épris, et va l'épouser.

De son ancien amour pour la belle étrangère, il ne lui reste plus qu'une sorte de colère sourde pour tout ce qu'il a souffert. Avec une ingratitude bien humaine, quand il se rappelle sa dernière entrevue avec la jeune fille et les paroles qu'elle prononça, il hausse les épaules avec mépris. Et même, trouvant une joie amère à la rabaisser à ses yeux, à l'avilir, il se dit :

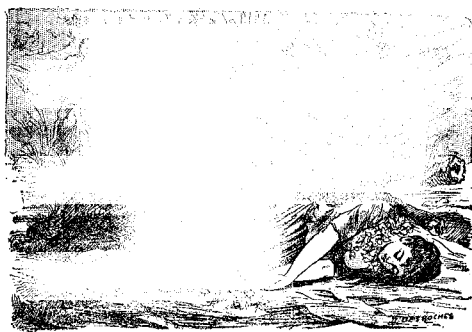
— Ce n'était qu'une comédienne, une coureuse de millions, une aventurière ! Elle ne m'a jamais aimé et m'a tout simplement repoussé parce que je n'étais pas assez riche ! Elle a profité de ma naïveté pour se parer de beaux sentiments !

Il lui en voulait d'avoir été sa dupe et ne pensait plus à elle qu'avec du dédain, presque de la haine.

Et voici que, soudain, une petite boîte, envoyée comme colis postal, lui fut apportée par son domestique.

Très intrigué, il l'ouvrit et poussa un cri de surprise.

Sur un lit d'herbes, une rose blanche, complètement séchée, était couchée.



Jacques eut un coup au cœur.

Il avait compris.

C'était « la dernière rose du jardin » !

A côté de la fleur, il y avait une découpe d'un journal où, encadré d'un coup de crayon rouge, Jacques put lire l'« écho suivant » :

« La plage de X... a été hier le théâtre d'un terrible accident.

Une ravissante jeune fille de la colonie étrangère, M^{lle} Carlotta de Fium, malgré les avis réitérés du maître-baigneur, s'étant trop éloignée du rivage, alors que la mer était très forte, disparut subitement.

« Toutes les recherches tentées pour lui porter secours restèrent inutiles.

M^{lle} de Fium nageait dans la perfection, mais le danger qu'elle allait courir était si évident qu'on ne s'explique pas l'obstination qu'elle a mise à s'avancer ainsi vers la pleine mer.

« On se perd en conjectures. »

Jacques n'eut pas de peine à reconstituer le drame.

Carlotta, lasse de l'existence qu'elle menait, s'était suicidée, et, sur son ordre, des mains amies lui avaient renvoyé la fleur qu'elle avait conservée en y joignant le récit de sa mort.

Elle n'avait donc pas été une comédienne, la malheureuse, son amour avait été sincère, ses nobles sentiments véritables !

Jacques eut honte de son injustice ; il rougit d'avoir, dans sa pensée, outragée celle qui avait su l'aimer jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort, et il se sentit petit auprès d'elle.

Des larmes montèrent à ses yeux.

Tout cet amour passé ressuscita soudain devant lui. Il revoyait la scène du jardin, la rose cueillie, Carlotta debout devant lui, si belle alors, aujourd'hui morte ! Et alors, pris d'une pitié infinie, il ne retint pas les larmes qui mouillaient ses yeux et qui coulèrent le long de ses joues.

Frédéric CARMON.

L'ILE MORTE

I

Lorsque la *Délivrande*, poussée par de mauvais vents se fut à jamais engloutie dans les flots, là-bas de l'autre côté de la terre, en ces parages si lointains et si dangereux qu'on ne leur a pas donné de nom humain et que sur les cartes des matelots, ils sont marqués seulement d'une croix noire, Pierre Houric, le timonier, se retrouvait, comme par miracle, sur une épave.

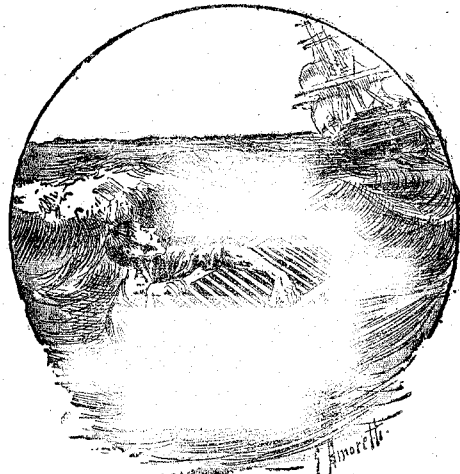
Il avait assisté à toute l'horreur de la catastrophe, au coup de mer qui avait penché le navire, d'un choc violent, puis au bris soudain du gouvernail qui l'avait poussé à la dérive.

Personne n'avait perdu la tête, ni le capitaine Moreuil, vieux marin ayant fait plus de vingt fois le tour du monde, ni le second, ni l'équipage. Pendant des heures, on avait travaillé sans relâche à charger les voiles, à tenter une lutte impossible contre l'Océan en furie.

— Hardi les gars, disait Moreuil. Nous devons être par le travers de l'île Kerguelen, une île française où il y a un dépôt de charbon et de vivres pour venir en aide aux navires en détresse.

Hélas ! Un à un les espoirs s'étaient envolés, les efforts étaient restés vains. Le grand mât avait été arraché, écrasant, dans sa chute, plusieurs matelots. La cale faisait eau de toutes parts.

Se sentant perdu, le capitaine avait mis les embarcations à la mer, mais d'autres vagues étaient venues qui les avaient englouties. Seul,



Pierre s'était retrouvé vivant, providentiellement accroché à une cage à poules qui flottait. Comme elle paraissait solide, il s'y installa tant bien que mal, puis il appela.

Ce fut en vain. Nulle part sur la mer, apaisée maintenant, on ne voyait trace du naufrage. Un vent glacial soufflait.

Comme il était bon chrétien, le naufragé remercia le ciel et envoya un souvenir au patron Marc, de Saint-Malo, qui, l'an passé, lui avait appris à nager. Grâce à lui il avait pu se tirer d'affaire.

Doué, au fond, d'une douce philosophie, il pensa :

— J'ai encore eu de la chance d'avoir rencontré cette honnête épave qui me porte, au milieu des flots.

Il visita ses poches, voulant savoir ce qu'il avait sauvé du désastre. Il trouva cinq sous, son briquet et sa tabatière de corne.

Mélancoliquement, et en homme désabusé des choses de ce monde, il huma une longue prise de tabac mouillé.

— Tout de même, réfléchit-il si le père Moreuil a dit vrai, l'île Kerguelen ne doit pas être loin.

Il écarquilla les yeux. Ce n'était pas facile de voir du haut de cette diabolique cage qui dansait de la belle façon. Néanmoins il crut distinguer, à bonne distance, une petite ligne noire.

— Bonté divine, s'écria-t-il. Rien n'est perdu !

Et un peu tranquilisé cette fois, il s'offrit une seconde prise.

Un bout de bois flottant qu'il put agripper, lui servit de rame.

.....

C'était l'île Kerguelen, en effet, bien connue des navigateurs qui visitent ces tristes parages, île inculte, assurait-on, sans doute à cause de sa tristesse et du grand froid qu'il y faisait. La France y avait planté son pavillon et installé un dépôt de vivres, qu'un navire approvisionnait tous les six mois.

Pierre Houric savait cela. Le soir il avait écouté les leçons que faisait Moreuil à l'équipage, et son corbeau impressionnable avait retenu le souvenir de cette terre mystérieuse.

Elle allait lui donner le salut et, dans sa pensée très simple, il se disait :

Je trouverais bien chez le gardien du dépôt de vivres, un coin pour sécher mes frusques, un bon feu pour réchauffer mes membres glacés et un verre de schnick pour me remettre le cœur en place. Dieu soit béni !

Mais ce ne fut qu'au bout de longues heures que l'épave le déposa sur le rivage, à demi-mort de froid et de faim. Vingt fois il avait cru qu'il allait mourir, vingt fois il avait repris espoir. Un frisson secouait ses membres transis.

Quand il se sentit à terre, quand il aperçut autour de lui les galets sombres, il fut pris d'un rire nerveux qui le ramena tout à fait.

— Allons, allons ! il n'y a pas encore trop de mal, au bout du compte.

Puis il songea à ses compagnons qui n'étaient pas là et il pleura.

III

De nouveau Pierre Houric explora ses poches. Les cinq sous, le briquet et la tabatière y étaient toujours. Il se leva et décida une petite excursion dans le pays. L'île ne semblait pas très large et surtout très pittoresque : Des roches succédaient aux roches, sur quelques centaines de mètres carrés.

Il s'arrêta. Au tournant d'une baie, il poussa une exclamation :

Une maison était devant lui, grande, régulière. Sur le devant, un drapeau tricolore flottait, fané.

Pierre eut au cœur une joie immense.

— Ça va ! Ça va ! se dit-il. Pour peu qu'il y ait le télégraphe dans la bicoque, je pourrai annoncer à la mère que son gas est vivant. C'est vrai que je ne suis pas riche : Cinq sous, c'est peu pour une dépêche : Bah ! tant pis l'on me fera crédit et j'irai bien jusqu'à abandonner mon briquet.

Il arriva sur le seuil. Nul bruit ne s'entendait que le grondement sourd de l'océan au loin. Les fenêtres semblaient fermées.

D'un coup de poing Pierre ébranla la porte.

— Cordon, s'il vous plaît ! cria-t-il d'une voix tonnante.

Rien ne répondit.

Il appela plus fort. Rien toujours.

Que voulait dire ce silence ? Il devait pourtant bien y avoir quelqu'un là. On était malade peut-être !

Pierre poussa la porte qui céda.

Il se trouva dans une large pièce assez claire, mais sans autres meubles qu'une table et une chaise de paille. Au mur un papier jauni était collé.

Le matelot savait mal lire. Il déchiffra seulement en tête des lignes, le mot « France ». Il s'assura.

— Il n'y a donc personne ? demanda-t-il à haute voix.

Cette voix résonna dans le vide, répétée par l'écho.

Pierre frissonna.

D'une main fébrile il ouvrit une autre porte donnant sur un immense hangar où des caisses de toutes sortes étaient entassées.

Sentant la faim lui ténailleur affreusement les entrailles, il défonça une de ces caisses qui renfermaient des conserves de viande et mangea gloutonnement.

Dans un coin de la pièce, il vit aussi un tonneau plein. D'un coup violent de son briquet il ouvrit la bonde et but à même. C'était de l'eau-de-vie.

Une fois rassasié, il se releva et se mit à ricaner.

— C'est drôle ! bégaya-t-il, la langue épaisse.

En tout sens, il parcourut les vastes hangars, cherchant, appelant.

Un moment, il eut peur, croyant qu'une grande chauve-souris avait volé près de lui, le froissant... Ce n'était pas une chauve-souris,

mais bien ses cheveux qui s'étaient dressés sur sa tête.

Puis il découvrit un escalier qui descendait vers d'immenses caves, mal éclairées, contenant des monceaux de charbon.

Pierre appela encore. Rien.

Dehors, la mer grondait furieuse.

Alors, brisé de fatigue, le naufragé s'endormit....

IV

A son réveil, très tard, il vit que le jour tombait.

Il fit un long effort pour se souvenir de ce qui s'était passé. Il appela le capitaine, le second les hommes d'équipage. Sa voix résonna encore lugubre, sous les voûtes.

Il se leva et pris de peur, voulut s'enfuir,



mais il recula soudain. Quelqu'un approchait ! Quelqu'un ! non ! Il haussa les épaules : ce n'était que son ombre sur le sol.

Il sortit. L'air le cingla au visage. Décidément ces parages étaient inhabitables. Et pourtant !

Comme un fou il gravit une roche abrupte d'où l'on pouvait dominer l'île. A part la maison, ce n'était partout que désolation et solitude. Il n'y avait même pas d'oiseaux. Le matelot chercha partout, fouilla dans le sable, voulant à tout prix voir des êtres, des animaux si petits qu'ils fussent.

Rien, toujours rien, l'île était déserte !

Cette fois Pierre fut pris de peur, d'une peur atroce : ses dents claquaient, qu'allait-il devenir ? Devait-il mourir là, sur cette terre abandonnée. Nul navire n'apparaissait au large et la nuit enveloppait l'horizon.

Le matelot redescendit, voulant rentrer pour avoir moins froid, mais, sur le seuil de la maison, il hésita, saisi d'angoisse, comme s'il allait pénétrer dans la chambre d'un mort.

Du bruit derrière lui le fit retourner. Ce n'était rien.

Prenant son grand courage, il entra se laissant tomber sur l'unique chaise et sanglota.

D'un bond, il se releva, épouvanté. Quelqu'un venait d'entrer ouvrir la porte. — Oui, quelqu'un. — Non ! c'était le vent....

Une sueur froide coula le long de ses joues.

De l'autre côté, du côté de l'escalier, un pas se faisait entendre, un pas qui résonna, régulier, lugubre.

Pierre alla vers la fenêtre, en tremblant, pour voir. Au moment où il approchait sa tête, il poussa un cri d'effroi. Il avait vu distinctement, derrière, une figure qui grimait.

Alors il sortit de la maison, les yeux hagards, entendant des bourdonnements singuliers, comme

des sons de cloche, des bruits de tambour qui approchaient.

Non, il n'était plus seul maintenant. Des gens le suivaient, l'épiaient, entre les roches. Il distinguait leurs regards brillants, percevait leurs rires ; c'était le capitaine Moreuil et, à côté de lui, le second, les matelots, le patron Marc, la vieille mère avec son bonnet de paysanne.

La nuit était venue, une nuit noire, sans lune, sans étoiles, obscurcie d'épais nuages, couleur de cendre.

Pierre se perdit. Il ne savait plus où il était, courant, courant de tous côtés afin d'échapper à ces visions.

Pour rien au monde, surtout, il ne serait retourné dans la maison. Elle était hantée ! bien sûr !

S'accrochant aux roches de ses mains meurtries il atteignit le point le plus élevé de l'île, le plus éloigné du rivage.

La peut-être il serait seul enfin, oui seul dans le calme et l'apaisement.

Mais là-haut encore des ricanements grinçants, les ricanements affreux des trépassés qui par centaines, par milliers, s'acharnaient après Pierre, le poursuivant....

La tempête apportait le bruit de leurs voix, leurs plaintes, leurs sanglots.

Alors Pierre le timonier, le dernier survivant de la *Délivrande* comprit que toujours, toujours il serait le prisonnier de ces fantômes. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Sa bouche se tordit et ses hurlements désespérés se mêlèrent au fracas de l'orage.

MAX VILLENEUVE.

LA NOCE AUX VIOLONS

Le brouillard couvrait la route de Longwy, et la berline, cahotée aux mille cailloux des ornières, oscillait désespérément, comme une pauvre épave au gré du vent. Les chevaux, affolés, mordaient leurs caveçons d'acier, et les étincelles de leurs fers étouffaient la nuit. Le postillon, des grelots de ses manchettes et des rubans de son chapeau, emplissait la nuit de cliquetis et de farandoles. A l'intérieur, trois personnes, que secouaient effroyablement les ressorts rouillés, les jambes brisées par la fatigue d'un tel voyage, somnolaient vaguement ou se causaient à voix sourde. Blottis l'un près de l'autre, comme deux charmants oiseaux, un jeune homme et une jeune fille se confiaient tout bas leurs impressions sur un ton de réserve du meilleur goût, cependant qu'en face d'eux, enfoncée sous un flot de dentelles et submergée par une avalanche de fanfreluches, une très vieille dame, poudrée et pomponnée, récitait des prières, qu'elle entremêlait de jurons bénins à l'adresse du cocher :

— Mon Dieu ! faites que nous arrivions... si ce butor le permet... Sainte-Vierge conduisez-nous... si ce maraud n'est pas gris !... Grands saints, secourez-nous si ce damné garde ses sens !...

Et sur la capote les grosses malles exécutaient une danse effrénée, comme prises de vertige. Alors la vieille dame pesta plus fort, et, le souvenir s'y prêtant, elle se mit à raconter tout de suite son départ pour l'exil, au bruit de la prise de la Bastille, une nuit pareille :

— Ah ! mes mignons ! je me le rappelle comme si c'était aujourd'hui... Il y avait bal au château et toute la noblesse des environs était venue. Dire ce qu'il y fut exécuté de pavanes, de menuets et de gavottes, vos jambes de chérubins ne le pourraient pas... Et des

baisers entre les portes !... Ah ! petits, l'amour de ce temps-là !... Et des révérences et des courbettes et des épées sur les culottes et des mouches sur les joues !... Non, non, on ne verra plus cela... Et de la noblesse, oh ! de la noblesse !... Un Soubise, une d'Estrée, un La Rochefoucauld, une de Caylus, un Liverdon et une duchesse de Lorraine !...

On mangeait des abaissements... J'avais bu un peu trop de champagne et je mordillais les moustaches du marquis... Ah ! chéris, la fête dura jusqu'à cinq heures du matin... Il était venu du monde de Luxembourg et de Liège... Monsieur devait nous rejoindre... Quelle fête ! Et puis une particularité : Sept de nos vassaux qui jouaient du violon dans la perfection, sept jeunes gens installés sur des fûts vides et des estrades exécutaient du Lulli et du Rameau... Tout à coup la porte s'ouvrit à grand fracas : Courrier de Paris, prise de la Bastille !... En une minute, toute la noblesse et tous les muquets sont éclipsés par les portes et par les fenêtres... Moi-même avec mes mules de satin et mon vertugadin décollé... Je saute en groupe du comte de Charmeuse et en route pour la frontière !...

Mes gens ont tenu bon jusqu'au petit jour... Ce fut, derrière nous, un siège en règle et, pour leurrer les sans-culottes, les jeunes gens jouèrent sous les lustres jusqu'au lendemain... Ils furent massacrés tous les sept, ai-je su depuis... Mais, grâce à Dieu et au roi, ce vieux temps n'est plus qu'un mauvais rêve... Petibleu ! les gousards sont calmes et le Corse est bien loin !... Ah ! ah ! Causette et vous chevalier, vous allez savoir ce que c'est que mon château !...

Crac ! crac ! les roues grinçaient dans les ornières ; le chevalier offrait des bonbons à la jeune comtesse qui lui souriait tendrement et la marquise avec des gestes nerveux retapait les plis de sa robe...

— Vivent Louis et Brunswick ! Je vais enfin coucher, malgré les manants, dans ma maison !...

Un heurt l'arrêta net. La berline n'avancait plus.

— Grille ! ouvrez la grille ! criait à tous les diables le postillon sur son siège.

— Y sommes-nous donc ? demanda la jeune fille.

— Ah ! on ne nous attend pas, par Saint-Jacques, reprit la marquise.

Le chevalier sauta à terre et, avec le pommeau de son épée, vint frapper contre les volets de la porte haute :

— Lendore ! Lendore !

Il carillonna et frappa une bonne demi-heure. Enfin, un bonhomme en grègues pendantes, une torche de résine à la main arriva en clignant les yeux, et faillit rester pétrifié en apercevant la marquise.

— Ah ! bonne dame ! bonne dame ! ne sut-il que dire ; et il resta là comme une bête. Les larmes coulaient de ses vieux yeux, abondamment.

— Ah ! bonne dame ! bonne dame ! depuis trente ans qu'on ne vous a point vue !

Le chevalier ouvrit la grille et la berline vint se ranger devant le perron. On ne voyait rien à cause de la nuit. Et la marquise appelait à chaque instant :

— Lendore ! Lendore !

Mais Lendore devenu sourd par le temps ne répondait à rien. Il tendit son trousseau de clefs et remit à sa vieille maîtresse, son château. Puis il resta sans plus bouger, à faire des signes de croix...

Le lendemain, quand le jour entra par les vitres poussiéreuses, le chevalier frotta ses yeux pour chasser le sommeil et pour savoir si, vraiment, il n'était pas transporté dans un château hanté. Il se dressa et regarda autour de lui. Rien de suspect. Aux murs de corbeaux

Voyez-vous, M. Jabuton, Sidonie est une bonne personne, le cœur sur la main, mais, par contre, elle n'aime pas qu'on lui marche sur le pied et, comme vous lui avez fortement marché sur le pied, elle prend sa revanche. Croyez-vous donc, M. Jabuton, que Sidonie soit une femme à se laisser assassiner ainsi par le premier venu sans crier gare ? que, le cas échéant, elle n'aurait pas, griffé, mordu, égratigné, appelé au secours ? Il est vrai qu'appeler au secours dans une ville dont M. Jabuton est le commissaire de police, c'est comme si on demandait à une souris de manger un éléphant.

Sidonie est furieuse. Un peu plus elle mettrait carrément le poing sous le nez de M. Jabuton. Mais non, Sidonie veut être respectée, mais Sidonie est une personne respectable et qui se respecte, c'est une servante de la vieille école, dévouée à ses maîtres jusqu'à l'assassinat... exclusivement, ayant le culte de toutes les autorités constituées, à moins que les autorités constituées ne dépassent les bornes, ce qui est le cas de M. Jabuton. Sidonie, dans son emportement, fait preuve d'autant plus de modération qu'ayant foncé sur l'ennemi avec l'intrépidité d'une avant-garde d'enfants perdus, elle a derrière elle un corps de réserve ; le corps de réserve c'est Mimosa. Mimosa en guise d'apéritif a dégusté une carcasse de poulet, elle a légèrement goûté comme entremets au bas du pantalon de M. Jabuton et, comme plat de résistance, elle ne demanderait pas mieux que de s'offrir — Mimosa n'est pas fière, elle se sert elle-même — une tranche de gigot... comment dirais-je ?... commissariale. Mimosa a bonnes dents, bon appétit, bon estomac et la viande saignante, voire crue, ne lui fait pas peur. Elle grogne, retrousses ses babines et montre un ratelier dont l'ivoire ferait rougir de honte la neige immaculée du mont Blanc.

Charles le Téméraire a été vaincu par les Suisses ; M. Jabuton, un homme brave et un brave homme, ne se laisse pas vaincre et tient ferme. Mais, ma foi ! il n'y a que ça tout juste. Trente-

FEUILLETON

L'E

Crime de Bourgmignon

Roman inédit

PAR

E. JATTIOT

Sidonie avait donc un neveu, qui avait eu dans sa jeunesse une de ces aventures qui déracinent une vie humaine. Dans une rixe suscitée par une Célimène de village, il avait joué du couteau, tué, été condamné à dix ans de travaux forcés.

Refoulant au fond de son cœur l'horrible douleur qu'elle avait éprouvée de l'ineffaçable souillure faite à l'honneur familial, jamais Sidonie n'avait ouvert la bouche à ce sujet.

Sa peine faite, le meurtrier avait été libéré. Nature foncièrement honnête emportée dans le crime par un de ces coups de passion qui, d'un traiter croc-en-jambe, vous jettent, en une seconde, un homme au bagne ou à l'échafaud, le contact de ses ignobles compagnons de captivité, au lieu de le corrompre, ne lui avait inspiré qu'horreur et dégoût. Rendu à la vie commune, il s'était proposé un double but : enfouir à jamais dans le passé le hideux secret, mener une vie dont l'inflexible ligne droite serait l'immuable règle. Ses parents étaient morts. Avec les quelques billets de cent francs qui lui revenaient de l'héritage paternel, et qui lui avaient été conser-

vés avec une fidélité plus que scrupuleuse par la sœur de sa mère (Sidonie y avait ajouté ce qui lui appartenait en propre), il y avait à bail une ferme isolée à environ une douzaine de kilomètres de Bourgmignon. Il s'était établi là, s'était marié et avait mené, pendant plus de dix ans, une existence solitaire et aussi heureuse qu'elle pouvait l'être pour un homme, qui craignait autant d'être reconnu que si le meurtre qu'il avait légalement expié, fut encore pour lui une menace de guillotine.

Par un accord tacite, l'oncle et la nièce ne se voyaient jamais, recevaient de loin en loin, et par hasard, quelque vague nouvelle l'un de l'autre. La personnalité de l'ex-forçat courait ainsi moins de chances d'être découverte.

Puis, un jour, la femme du fermier, confidente forcée et unique de son passé était subitement tombée malade, une maladie grave, avec le délire qui pouvait livrer au premier venu le torturant et déshonorant secret. Partagé entre les soins à donner à la malade, les tracas de la ferme et d'une marmaille grouillante de six enfants, le malheureux avait cru devenir fou. C'est alors que, dans sa détresse, sa femme à l'agonie, il était venu, à l'improviste et presque au milieu de la nuit, trouver sa tante, sa seule parente au monde, l'avait priée, suppliée de lui venir en aide. Et Sidonie, quoique avec le remords du soldat qui abandonne son poste, l'avait suivi et avait laissé, pour une nuit, la maison de ses maîtres à la garde de Dieu, non cependant sans les avertir des causes de son absence par une lettre qu'elle avait, pour plus de précautions, mise à l'abri des courants d'air. La lettre avait échappé, et pour cause, aux regards de ceux à qui elle était destinée, le séjour de Sidonie chez son neveu s'était prolongé bien au delà de ses prévisions, une seconde lettre envoyée à M. et à Mme Trip par l'intermédiaire de la vieille Madelon avait manqué son but, et l'isolement de la ferme avait empêché ses habitants d'avoir une exacte connaissance des mémorables événements

DOMESTIQUES

portraits d'œuvres, simplement dissimulés sous des rideaux de toiles d'araignées. Les fauteuils, sous des housses, ressemblaient à des moines blancs, les glaces noircies de grisaille, laissaient voir les raies blanches du tain effeuillé; et les fenêtres nues, tressaillaient au choc des branches d'automne: le chevalier s'habilla. Tout ce qu'il toucha était plein de poussière: il pesta. Mais, il avait grisé, du charivari de la nuit, une telle impression d'épouvante, qu'il ne savait plus où il en était. Il se rafraîchit un peu et sortit. Au salon il trouva la marquise et sa nièce. La jeune fille, évanouie, respirait des sels et sa tante, pâle et tremblante, se lavait les mains dans l'eau froide. En les voyant tout échevelées il poussa un cri.

— Ah! Mesdames, quelle nuit!
— Ah! Monsieur, c'est affreux...
— Je ne couche plus ici...
— J'en mourrai...

Et le chevalier s'affaissa sur un fauteuil si qu'il fit crac! crac! avec ses ressorts. Le bruit de son épée éveilla le plancher; le vent heurta la paille de la cheminée:

— Tout parle, ici, dit la marquise... c'est plein de revenants! et les violons?

— Oui, les violons, marquise?
— Ah! les violons, Monsieur, ma nièce et moi n'avons pu fermer les yeux... c'est plein de violons, ici... qu'on ouvre une armoire... qu'on pousse un fauteuil, qu'on se couche sur un lit, qu'on ferme une porte, ça joue du violon!

— Mon pot à eau joue du violon, dit le chevalier.

— C'est affreux! dit la douairière; si je ne croyais en Dieu, je dirais: C'est le diable!

— Et ces violons, on ne les voit pas; ils ne sont nulle part! dit la jeune fille en respirant.

Mais la marquise, les attirant à elle, leur dit avec une voix tremblante:

— Ah! mes enfants! mes enfants! je les connais ces violons! ce sont ceux de ma dernière nuit de bal... vous savez les sept violons que les sans-culottes ont tués!

— Les sept violons qui reviennent jouer la nuit!

— Ah! les sept violons!...

— Ils sont morts pour me sauver, dit la marquise, et je n'ai jamais prié pour eux, ils me le reprochent!

Et elle se prit à faire des signes de croix.

— Voyez, Lendore est sourd! il ne les a jamais entendus et les sept violons sont les maîtres ici! Il est pourtant impossible de mettre la main dessus!... Tout ce qu'on touche est plein de poussière! plein, plein de poussière!... Les chaises tombent en ruines. Tout est moisi, tout est gris, tout s'effiloche... Depuis trente ans il n'est entré ici que les sept violons pour faire jouer le menuet aux morts, la nuit...

— Et ils n'ont jamais donné seulement un coup de plumeau dit le chevalier...

— Ah! dit la jeune fille, tout ce que je bois est plein de suie; le plâtre tombe ici, les carreaux enfonce, les carreaux grincent, les clefs toussent, les marches crient... comme c'est vieux!

— Ah! comme c'est vieux! reprit le chevalier en lui baisant la main, chère jeunesse!

— Ah! tourtereaux, aimez vous vite, tout cela est si vieux.

Et, repensant à sa florissante jeunesse, à son



— Voilà un lapin excellent!... Vous m'en direz des nouvelles.
— Vous pouvez bien m'en donner un pourri si vous voulez... moi, je n'en mange jamais.



— Monsieur vous fait dire qu'il y a une heure qu'il sonne!...
— Ah zut!... en voilà une boîte... on n'a pas même le temps de lire son journal...



— Il faut être patient avec les domestiques... je te supporte bien, Gertrude... tu peux bien les supporter.



— Quel grigou de patron!... il a des cigares si dégoûtants que je finirai par ne plus lui en chiper.

adolescence écoulee près de la Reine, à Trianon, dans un parc Watteau, entre des cygnes blancs et des abbés violets, entre les hautes dames et les seigneurs poudrés, elle se mit à fondre en larmes...

Mais les visites affluèrent bientôt. Lendore reprit son habit à basques et la chaîne, à son cou, puis les souliers à boucles et la perruque d'étoiles relevée par le catogan...

— Il faudrait trouver des gens et visiter les caves, lui expliquait le chevalier. Mais Lendore, sourd comme un pot, ne comprit rien et crut, alors qu'on lui parlait de violons, qu'il s'agissait de souris, et il emplit les chambres d'une troupe de chats.

La comtesse s'amusa à leur faire boire du lait et la marquise se consola à l'arrivée du bailli et du prieur, qui vinrent présenter leurs hommages.

Elle donna sa main à baiser et reprit ses airs de haute dame, en lutinant avec son éventail.

La noblesse défila dans le haut salon. Lendore ne les reconnaissait pas tous. Il se trompait de noms quelquefois.

— Ils sont si vieux et si changés qu'on ne les reconnaît plus, pensa-t-il.

Et le heurt et le cliquetis des vieilles portes criardes, des marches toussottantes et des grilles grincheuses retentit jusqu'au soir comme celui d'une résurrection de vieux tombeau, un

vieux tombeau d'un siècle qui s'éveillerait dans la rouille et la ferraille...

A la fin ils s'habituerent aux violons.

Ils avaient repris des domestiques et ils donnaient des réceptions. Les noces de la jeune comtesse et du chevalier de Malines, officier au Royal-Cobourg étaient annoncées partout. La marquise avait fait remettre les merlettes et les blasons sur la voiture et on affecta de parler comme dans l'ancien temps, en disant François pour François en s'accompagnant des mots sous-entendus inventés par la Régence et qui faisaient rougir.

— On n'est plus galant disait la marquise... l'amour s'en va... Le Corse a tout tué...

Et il y avait là de sires de fleurs de lys, et des émigrés en perruques qui s'inclinaient, avec des gestes de vieilles poupées qui auraient la crainte de se briser...

— Ah! un moment je voyais tout rouge, dit la marquise... Ces gueux ont tué tant de monde; et elle se mit à disputer contre les hommes, appelant Voltaire: M. de Prusse, Rousseau: ce Suisse, et Bonaparte: cet homme.

Et puis ils ricanèrent et leurs rires semblaient du bois qu'on casse...

— Ah! ah! mes gâteaux, vous n'en verrez plus des bergerades à Versailles, ni des heullettes aux mains des Tireis, ni des moutons enrubannés! Et le vieux surintendant Deguy, en

toussant, se mit à chanter entre ses lèvres:

Il pleut, il pleut, bergère,
Il faut rentrer les moutons...

A la fin, ils parvinrent à chasser la poussière et on retira les toiles d'araignées de sur les portraits; on replâtra les murs; on essuya la vaisselle et on retira les housses. Mais tout garda pourtant un air vieillot et usé qui faisait tout triste...

— Ah! ces violons nous ensorcelent! disait la comtesse. Et, comme le printemps revenait, les jeunes gens parlaient d'outer sous les charnelles le guilleri des oiseaux, sous les entrelacs des vignes folles. A la fin, ils n'y tinrent plus et ils demandèrent à hâter la noce.

— C'est vrai, mes muguets, dit la douairière, mais les violons ne chantent plus...

Effectivement, depuis huit jours, les violons invisibles s'étaient tus. Mais la petite comtesse supplia en appelant sa tante par tous les noms sacrés...

— Ah! ah! folle, comme ça vous presse, dit la marquise, on ne se marie pas sans musique!

Alors ils furent très perplexes: si les violons ne chantaient plus. Un jour pourtant, la vieille douairière s'attendrit:

— Ah! les gâteaux ça veut se manger, dit-elle, et elle fit préparer le grand jour.

Il arriva bientôt.

Toute la vieille noblesse en fut. Il y eut là toute la hiérarchie et on se traita par tous les titres. Tous les pauvres du bailliage vinrent par milliers sur les terres du château et on s'amusa à vêtir les valets en gardes du roi pour parader sur les marches.

Les blasons défilèrent. Ce jour-là, ce fut plein de revenants et le soir, au bal, on aperçut une foule de gens qui étaient disparus depuis trente ans. On n'entendait que des « ho! » et des « ah! », des « comment n'êtes-vous pas mort! » des « quoi vous vivez toujours! » et un tas d'habits charmés qui froufroulaient dans les

vieux fauteuils comme de sacs de noix crevés qui laisseraient échapper leur contenu. La marquise gottait au champagne.

— Ma tête tourne! ah! que ma tête tourne! disait-elle gentiment derrière son vertugadin haut monté, et la gaité la faisait toute jolite et toute pimpante! Et la jeune mariée, une fontange blanche dans les cheveux, et des entrelacs de perles sur son corsage; et le chevalier, en habits zinzolins qui hochait sa tête fine dans sa vaste cravate. Comme tout ce monde s'amusa, pépia, chanta!

En fut-il dit des mots sucrés, des paroles à crème, des phrases galantes, des « oh! mon cœur! », des compliments à la rose tout fleuri de benjoin et de poudre à la maréchale, tout papillonnant de fanfreluches. Et, les carreaux recommencèrent à crier sous les souliers de satin.

La marquise souriait aux deux amoureux qui s'étaient approchés d'elle. Elle les retint, et, ils se prirent à considérer leurs nombreux invités...

Soudain, minuit sonna et tout fut éteint. Ils n'étaient plus qu'eux trois dans les salles pleines de lumière et de fleurs.

— Mais où sont-ils? disait le chevalier abasourdi.

— Où sont-ils?

Et ils demeurèrent pétrifiés de stupeur.

six Carolus à arrêter n'auraient pas fait peur à M. Jabuton, mais ces vieilles filles, vous savez, c'est si rusé, qu'il faut toujours s'en méfier!

M. Jabuton, homme apoplectique, mais pouvant au besoin conserver son sang-froid, se dit en lui-même que Sidonie ne vaut véritablement pas une attaque d'apoplexie et se borna à lui faire remarquer que, puisqu'elle n'avait rencontré personne, elle n'a pas pu faire de mauvaise rencontre. Et d'un ton roguier:

— Continuez.

Comme un cavalier qu'un écart de son cheval a failli désarçonner, M. Jabuton, de ce seul mot: « Continuez », reprend son aplomb. Sidonie s'apaise comme une soupe au lait prête à s'évaporer, et qu'on retire du feu. Minosa, mal contenue sans doute de n'avoir pas eu sa tranche de gigot... commissariale, va se coucher en grondant aux pieds de sa maîtresse.

Sidonie continue:

— Une seule fois, Mimosa s'étant mise à hurler, une fenêtre — c'était celle du jeune Dodo — s'était ouverte sur leur passage. Ils avaient ensuite suivi les berges de la rivière jusqu'à la ferme du neveu où ils étaient arrivés, l'aube pointant. Eh bien, c'était du joli à la ferme. Une femme malade à la mort, des enfants à l'abandon, tout à la débânde. C'était là son excuse de s'être attardée si longtemps, de n'avoir pas pris plus de soins que ses maîtres fussent informés de la situation.

L'autorité judiciaire, tout en machonnant la pomme de sa canne, prête au plaidoyer de Sidonie une oreille attentive.

— Bon! à la rigueur ça pourrait passer. Mais l'autorité judiciaire aurait bien voulu avoir quelques petits détails sur le désordre de la chambre de Sidonie; elle n'aurait pas été fâchée de savoir ce que faisait la bouteille d'alcool et la mare de sang sur le plancher, la mare de sang surtout.

— Le désordre de la chambre? Ma foi! Sidonie avait été tellement bouleversée par

l'arrivée subite de son neveu en pleine nuit, le danger de mort où était sa nièce, l'idée de laisser la maison seule qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle eût mis sa malle sans dessus dessous, en y prenant un peu de linge.

— Il faut avouer, que le trouble de Sidonie avait revêtu un caractère extraordinaire d'intensité pour qu'elle ait dans la faronde sur son lit et jeté les oreillers par la chambre.

— Non, Sidonie n'avait pas dansé de farandole et n'avait rien jeté du tout. C'était Mimosa qui, en compagnie d'un épagneul blanc comme neige, appartenant au neveu et pour lequel elle avait témoigné du premier coup un caprice des plus marqués, s'était livrée dans l'étroite pièce à une série de cabrioles plus échevelées les unes que les autres, sautant et bondissant sur et par-dessus le lit.

— Tiens! tiens! pourquoi Sidonie n'avait-elle pas parlé de l'épagneul?

— Parce qu'elle l'avait oublié.

— Et pourquoi l'épagneul était-il monté dans sa chambre à elle, Sidonie?

— Parce qu'il avait suivi son maître.

— Et pourquoi le dit maître était-il monté dans la dite chambre?

— Pour l'aider à ouvrir sa malle qu'elle n'ouvrait que très rarement et dont la serrure rouillée avait résisté à tous ses efforts. Et c'était justement, en opérant sur le couvercle de la malle une pesée à l'aide d'un ciseau, que son neveu s'était fait à la main une assez profonde entaille. De là le sang répandu, de là la bouteille d'alcool, que Sidonie était allée chercher pour mettre une compresse sur la blessure. Dans la précipitation du départ, ils avaient laissé les choses comme elles étaient.

— Une coupure à la main ne donne pas une mare de sang.

— Il n'y avait pas une mare.

— Mais si!

— Mais non!

L'autorité judiciaire était têtue, Sidonie était

obstinée, et ça aurait pu durer longtemps comme ça, sans une interruption de M. Trip.

— Mais, Sidonie, pourquoi n'avez-vous pas au moins laissé Mimosa attachée dans sa niche pour garder la maison?

— Ah! M. Trip, répondit la vieille fille en rougissant presque, je n'ai jamais pu l'empêcher de suivre son nouvel ami l'épagneul. Et la vilaine! ajouta-t-elle en faisant une moue de dédain à la chienne qui continua tranquillement à gratter ses puces.

Sur ce, chacun brisé par les émotions de cette inoubliable journée regagna son lit.

La résurrection de Sidonie ne causa pas dans Bourgmnign on moindre effet que son assassinat. Depuis les Bourgmnignonnais en train de faire leurs dents jusqu'aux Bourgmnignonnais qui les avaient depuis longtemps perdues, tout le monde voulut la voir, et, si la vieille bonne eût été une âme vénale, elle eût pu, en exploitant la curiosité de ses compatriotes, ramasser une somme rondelette. Mais Sidonie était le désintéressement personifié et elle ne sut pas profiter de l'occasion.

L'autorité judiciaire contrôla naturellement de point en point le récit de Sidonie et, de point en point, il fut trouvé exact.

Sidonie étant vivante, il était évident que Carolus et sa mère ne pouvaient être les auteurs de sa mort. Restait cependant un cadavre sur le tapis, celui de la vieille besacière. Mais comme sa fin accidentelle, étant données ses habitudes d'ivrognerie, n'avait rien d'in vraisemblable, que les charges qui s'élevaient contre le borgne et la vieille Thérèse étaient insuffisantes, tous deux furent relâchés.

Ils jugèrent à propos de quitter Bourgmnign on et chacun leur souhaita bon voyage sans chercher à les retenir.

Un départ plus douloureux pour Sidonie fut celui de son neveu dont les circonstances l'avaient dans les derniers temps, rapprochée. Voyant le secret de son ancienne faute connu de tous, il résolut de s'expatrier.

Dodo pleura de joie en retrouvant sa camarade Mimosa comme il avait pleuré de douleur en la croyant à jamais perdue.

Pinche, avait heureusement touché, avant la résurrection de Sidonie, la petite gratification qu'il ambitionnait; se consola beaucoup plus aisément que son patron, M. Jabuton, de leur commune déconvenue.

Car enfin, y a-t-il pire crève-cœur pour un policier que de voir la victime d'un assassin, au collet duquel il a mis la main, venir lui dire tranquillement sous le nez:

— Eh! dites-donc, mon brave homme, je ne suis pas morte du tout, vous savez; je me porte même assez bien, et vous?

M. Jabuton ne pardonna jamais à Sidonie le mauvais tour qu'elle lui avait joué. Il en tira une vengeance que j'oserai qualifier de sanglante.

Bourgmnign on est une ville privilégiée, une ville où l'on enfreint si peu les règlements de police que l'on ne sait même pas s'ils existent.

Or Sidonie avait une manie. Elle ne secourait pas ses tapis par la fenêtre, ce que légalement elle était en droit de faire, les fenêtres de la propriété de ses patrons donnant sur un jardin particulier et non sur la voie publique, elle les secourait par-dessus le mur donnant sur la rue et devait, pour ce faire, monter à l'échelle.

M. Jabuton dressa contravention à Sidonie qui, ce fut la seule fois de son existence, en eut la migraine pendant deux jours.

Ce brave M. Jabuton, pour être juste, était cependant encore celui, dans toute cette affaire, qui avait fait preuve de plus de perspicacité, puisque seul il avait émis l'idée d'un enlèvement. Il s'était seulement trompé de sujet: ce n'était pas Sidonie, c'était Mimosa qui s'était fait enlever.

FIN.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La fermeté est restée la note dominante sur l'ensemble du marché durant la semaine. Certaines valeurs ont même donné lieu à des échanges nombreux et ce dans un sens favorable. Il y aurait donc eu lieu de se montrer satisfait de la semaine si les affaires nouvelles avaient eu une plus grande importance. Malheureusement, sous ce rapport, la Bourse a laissé à désirer.

Le marché des rentes françaises a été dépourvu d'animation. Cependant le 3 0/0 a eu à enregistrer quelques achats des caisses publiques. Nous le laissons à 100.37 à terme et à 100.50 au comptant.

Le 3 1/2 0/0 finit à 101.85 à terme et à 101.70 au comptant.

Le groupe des fonds étrangers a été plus animé que précédemment. Les variations les plus importantes que nous ayons eu à enregistrer sur ces fonds se sont produites sur l'Extérieure espagnole qui, après diverses alternatives se trouve à 70 francs.

On a reçu de Madrid des nouvelles satisfaisantes de la situation budgétaire en Espagne. Le projet de budget pour 1901 a été présenté en excédent sans qu'il ait été nécessaire de proposer aucune augmentation d'impôt.

En ce qui concerne l'exercice 1900, non seulement le déficit présumé de 20 millions a été comblé, mais l'année se solde même par un excédent de recettes.

La rente italienne a également donné lieu à quelques variations après lesquelles nous la laissons à 91.95.

Sur les fonds ottomans, les échanges ont été insignifiants. Nous laissons le Turc C à 25.35, le Turc D à 22.67.

Le 3 0/0 portugais s'est échangé aux environs de 24.20.

Le 4 0/0 Brésilien reste calme à 62.60.

Sur les fonds helléniques, les affaires n'ont eu aussi qu'une très minime importance. L'obligation 1884 se négocie à 190 fr. et l'obligation 1887 à 214 fr.

Les fonds austro-hongrois sont toujours négligés. Le florin d'Autriche reste à 98.75 et la rente Hongroise à 98.

Le marché des valeurs de crédit a été peu animé : toutefois, quelques-unes d'entr'elles ont bénéficié d'une légère plus-value.

Parmi ces dernières, signalons la Banque de Paris et le Crédit Lyonnais ; ces deux établissements sont, dit-on, intéressés dans une grosse affaire qui doit voir le jour incessamment. La Banque de France reste plutôt lourde à 3.780.

Le Crédit foncier s'est échangé aux environs de 660. Les obligations foncières et communales sont toujours recherchées par la petite épargne.

Le Comptoir d'Escompte s'est peu écarté de 585, la Société générale reste calme à 610.

Les Chemins de fer français n'ont pas présenté une bien grande animation, mais leurs cours ont été fermement tenus.

Les variations continuent à être sans grande importance sur les actions des Chemins de fer algériens dont le marché reste très étroit. L'action Bone-Guelma s'inscrit à 714 fr. ; l'Est-Algérien passe à 700 et l'Ouest-Algérien vaut 620.

Les Chemins autrichiens valent 707. On paraît toujours compter sur une petite augmentation du chiffre du dividende pour l'exercice en cours.

Les Lombards sont délaissés à 143. Les Méridionaux italiens conservent le cours de 664.

Les Valeurs industrielles ont été assez mouvementées mais finissent la semaine en bonne fermeté.

Le Rio s'établit à 1.433 ; la Raffinerie Say a de bonnes demandes à 1.252 ; le Suez se tient à 3.350.

Le marché des Valeurs minières demeure calme.

La Mode

Comme l'hiver dernier, le drap est, cette année, grand favori. Presque toutes les élégantes robes de ville se font en drap, et ce tissu s'emploiera aussi beaucoup pour les toilettes du soir.

Les nouveautés sont un peu plus nombreuses que l'année dernière, et l'on montre beaucoup moins d'exclusivité que par le passé. Certains draps sont lisses et soyeux ; d'autres, au contraire, sont duvetés, épais, jouant un peu la fourrure. Les premiers sont plus spécialement réservés aux toilettes de soirée ; à la seconde catégorie se rattache un genre qui a eu, dès son apparition, un succès considérable : le drap zibeline, le triomphateur de la saison. Comme nuances, on est également assez éclectique. Le noir et le bleu sombre ont, bien entendu, leurs fidèles partisans. Mais le marron, dans toutes ses teintes, est aussi très recherché.

Il faut reconnaître que cette couleur habille très bien, à la condition d'éviter certaines nuances un peu criardes. Les tons tabac, mordoré, amadou sont très jolis, très doux à l'œil et on ne peut plus se vanter.

Les grands magasins vendent des robes de drap toutes préparées. Beaucoup sont découpées et brodées dans le bas sur des panes de velours peints. D'autres, de nuances foncées, sont brodées à jour, à une petite distance du bord inférieur. Cette broderie est doublée en transparence par un tissu d'or, ce qui est d'un très riche effet.

J'ai signalé déjà cette faveur de la broderie d'or. Elle s'affirme de plus en plus et les galons d'or sur velours noir, les petits ornements dorés de toutes sortes envahissent de plus en plus les costumes et les chapeaux.

On voit des dentelles d'or, des mousselines de soie brodées d'or, des filets d'or, des tulles d'or, des velours pointillés d'or, des gazes lamées d'or. Mais ce qui se porte, surtout, ce qui subit des adaptations infiniment variées et quelquefois assez malheureuses, ce sont les galons, les soutaches, les cache-points. Certaines de ces passementeries sont tout en or, en velours d'or et or, ou en chenille et or. Le ruban d'or, tantôt uni, tantôt brodé, perlé ou pailleté, est aussi fort employé.

En quelque abus que nous tombions dans l'emploi de ces riches accessoires, nous ne reverrons certainement pas de sitôt le luxe déployé par les coquettes des siècles derniers. On sait qu'au témoignage de Mme de Sévigné, Mme de Montespan portait « une robe d'or sur or, rebrodé d'or et pardessus en or frisé rebrodé d'or, la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée. »

Une pareille profusion ne cadrerait plus avec nos goûts devenus plus discrets.

La jaquette est décidément abandonnée. Les grands manteaux de drap, garnis de bandes de



PALETOT EN DRAP GRIS FOU-SIÈRE, GARNI DE VELOURS.

drap piquées, ornées de grands revers de fourrures, l'ont définitivement détrônée. Dois-je avouer que je la regrette un peu ? Sans doute les nouveaux venus ont un certain cachet d'élégance, dû, en partie, à leur relative nouveauté. Mais certaines formes de jaquette — je ne veux pas parler de celles des dernières années, décidément trop étriquées — avaient ce grand avantage de convenir à peu près à tout le monde. On ne saurait en dire autant des grands manteaux grâce auxquels on voit par les rues tant de femmes fagotées — il n'y a pas d'expression plus juste.

Dans ce genre de vêtements, la façon a une importance considérable, mais le physique et les manières de celles qui les portent sont d'une bien autre importance.

Voici un modèle très joli et que j'ai vu porter de la façon la plus distinguée : c'est un paletot en drap noisette, avec un grand empiècement simulant un boléro dans le dos ; le col, très montant, est doublé de dentelle mélangée d'hermine. Le bas, le bord du devant et le bout des manches sont découpés à même dans le drap, et doublés en transparence avec de la dentelle rehaussée d'or.

Un pareil modèle n'a qu'un inconvénient : l'excessive élévation de son prix. Beaucoup plus abordable est le paletot en drap gris poussière dont vous trouverez le dessin ci-contre. Il est garni d'un grand col et de revers en velours gris foncé. Manches et pattes sur les épaules, le tout garni de cinq rangs de piqûres en soie blanche. Pour terminer, quelques conseils pour la préparation de la dentelle fleurissante, travail d'agrément très facile et que peuvent exécuter toutes les jeunes filles ayant un peu de goût et de patience.

Cette dentelle, qui date du XVI^e siècle, imite la dentelle avec fuseaux.

C'est un composé de galons ou de lacets que l'on dispose sur les lignes d'un dessin et que l'on complète par des brides ou des points divers faits à l'aiguille.

Les galons employés pour faire cette dentelle sont livrés au commerce sous des formes et des dimensions variées. Il y en a de larges et d'étroits, de fins, de gros, avec des lisères à jour formant échelle ou bien encore avec des picots. Ils prennent aussi la forme de médaillons de différentes grandeurs.

Le fil employé pour ces sortes de travaux est le fil de lin à dentelle ou encore le coton spécial à dentelle que certaines maisons livrent au commerce depuis quelques années et qui a l'avantage d'être plus souple et plus facile à travailler que le lin.

YVONNE.

N'abusons pas des prix réduits...! On doit surtout s'en garder pour les produits qui touchent à la pharmacie et à l'hygiène. Que nos lectrices consentent donc à payer leur Crème Simon plutôt plus que moins. Elles auront ainsi de plus grandes garanties. Les rabais exagérés, consentis par certaines maisons, ont souvent de graves inconvénients. Le prix normal de la véritable Crème Simon est 1 fr. et 2 fr. environ. Le modèle à 2 fr. est surtout commode et avantageux.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Saturnisme.

On donne le nom de saturnisme à l'état morbide qui résulte de l'intoxication par les sels de plomb. Sans parler des troubles fréquents qu'on constate chez les ouvriers qui travaillent ce métal ou qui sont employés dans des industries où l'on met en œuvre les sels de plomb (peintres en bâtiment, vitriers, typographes, fabricants de céreuse ou de minium, fabricants de cartes glacées), on constate des empoisonnements chez les femmes, chez les acteurs qui font usage de fards et de cosmétiques à base de céreuse ou de minium. Le plomb peut encore pénétrer dans l'économie avec les substances alimentaires et l'eau qui a séjourné dans des conduites en mauvais état ou sur des toits plombés. La cuisson du pain ou de la viande avec des bois peints à la céreuse, les conserves alimentaires, les bonbons revêtus de papier d'étain, les siphons d'eau de Seltz, les grains de plomb restés dans le gibier peuvent déterminer également des empoisonnements.

Le saturnisme, avant de donner lieu à des manifestations localisées, se traduit par des troubles généraux (anémie saturnine), qui tiennent à la diminution du nombre des globules rouges dans le liquide sanguin. Ce nombre peut diminuer de moitié. Les personnes intoxiquées sont amaigries ; leur teint revêt une coloration jaunâtre. La circulation se fait mal ; le pouls est lent, petit. On trouve, au bord des gencives, autour du collet des dents, un liseré d'un bleu noirâtre dû à un dépôt de particules métalliques ; les parotides sont souvent enflammées et l'haleine contracte une fétidité remarquable.

Les coliques de plomb sont un symptôme fréquent de l'empoisonnement aigu ou chronique par les sels saturnins. Elles sont caractérisées par des douleurs atroces accompagnées de constipations opiniâtres et de vomissements. Leur durée est de deux jours environ. Les troubles du système nerveux et des organes des sens ne sont pas rares. La paralysie saturnine frappe le plus souvent les muscles extenseurs des mains et des doigts, elle s'accompagne en général d'atrophie musculaire ; enfin on peut observer des accidents du côté du cerveau, des insomnies, des hallucinations, des vertiges et du délire, parfois même des convulsions épileptiformes.

Le saturnisme s'aggrave ou décroît suivant que le sujet n'est plus ou reste sous la cause de l'intoxication. La mort est rare, mais peut survenir à la suite de la cachexie si le malade n'est pas soumis à un traitement bien compris.

Pour éliminer le poison, on aura recours aux bains sulfureux, aux bains de vapeur à l'iode de potassium, aux toniques. Contre la colique de plomb et la constipation on emploiera les injections sous-cutanées de morphine, les cataplasmes laudanisés, les purgatifs répétés (sulfate de soude, eau-de-vie allemande, etc.). Les paralysies seront traitées par l'électricité (courant continu).

Convalescents, travailleurs, cyclistes, chasseurs, touristes, penseurs, voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus dures, combattre l'essoufflement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli ?

Un flacon, 4 fr. 40 ; 2 flacons, 8 fr. ; franco contre mandat poste adressé à la maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

Engelures

Quand l'épiderme est intact, on fera une légère friction avec la teinture de benjoin, d'arnica, de baume Fioravanti, le vin aromatique, le liniment oléo-calcaire.

Si la peau est ulcérée, on pansera avec la vaseline boriquée, la vaseline pansurée. Pour prévenir le retour des engelures, il faut fortifier la peau, l'endurcir dès le commencement de l'hiver à l'aide de frictions avec de l'eau-de-vie camphrée, l'eau-de-vie pure, l'eau de Cologne, le vin aromatique, l'eau sédative étendue d'eau, à l'aide de lotions, matin et soir, avec un mélange à parties égales d'eau blanche et d'eau-de-vie camphrée. Quelquefois on a prévenu le retour en se frottant les mains avec de l'eau glacée, de la neige ; mais le passage de la main du chaud au froid ne doit pas se faire brusquement.

Comment on guérit les douleurs.

On obtient à peu de frais la guérison, rapide et sûre, des douleurs, sciaticques, lumbago, points de côté, maux de reins, refroidissements, oppressions, fluxions de poitrine, etc., en appliquant sur l'endroit malade un Topique Bertrand. 60 années de succès et des milliers de guérisons prouvent la merveilleuse efficacité de ce remède.

Le Topique Bertrand de 1 fr. et la Toile de mai (pour pansement) de 0 fr. 25 sont envoyés franco, avec notice, contre mandat adressé à M. Dardel, pharmacien, 141, rue de Rennes, à Paris.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Souliers de bal.

Pendant la saison des bals et des fêtes d'hiver, les danseuses font une grande consommation de souliers de satin blanc. Après une soirée, ces souliers ne sont pas usés, ils sont simplement salis par la cire, la poussière, etc.

Pour les remettre à neuf, il suffit de frotter l'endroit souillé avec un linge de laine imbibé d'esprit de vin et d'un peu de savon blanc.

Par exemple, il est bon de mettre les souliers sur une forme pour les faire sécher, afin qu'ils ne se rétrécissent pas.

Destruction des vers de terre.

Versez quelques gouttes d'alcool camphré dans l'eau d'arrosage ou faites, à l'époque convenable, une infusion de brou de noix, ou encore mélangez 10 grammes d'acide picrique et 5 grammes de sel de soude, faites fondre dans un litre d'eau et arrosez une fois par jour.

Causerie.

A ce moment de l'année où les réceptions de tous genres : dîners de famille et repas de gala, vont se faire si nombreux, voulez-vous connaître le secret qui vous permettra d'avoir une table succulente sans dépasser les mesures d'une sage économie ? Le voici : Exigez que vos cordons-bleus fassent constamment usage de l'Extrait de viande Liebig. Alors, le bouillon le plus fade se transformera en un riche consommé ; les saucées, corsées par ce pur jus concentré de la meilleure viande de bœuf, acquerront une saveur exquise ; les légumes les plus insignifiants deviendront des plus savoureux. Le Liebig, dont l'emploi facile permet de réaliser une économie de temps et presque d'argent, est vraiment indispensable dans tous les ménages, riches ou modestes, et la base de toute cuisine saine et agréable.

Quelques plats pour la Semaine

EN MAIGRE	EN GRAS
Patate au lard.	Sauce à l'oignon.
Volaille au jus.	Truite sauce gorgonzola.
Filets de saumon à la crème.	Riz à la provençale.
Céleri à la crème.	Levures au jus.
	Bœuf à la mode.

Filets de sole à la cardinale.

Levez les filets de sole, parez-les ; faites-les blanchir au vin blanc. Préparez d'autre part une sauce liée au beurre d'écrevisses, ajoutez les queues des écrevisses coupées en dés, des champignons, quelques truffes. Dressez vos filets sur un plat, masquez avec la sauce et servez.

Oufs au café.

Faire réduire de moitié un demi-litre de bon lait, puis y mêler 75 grammes de café en poudre. Après l'y avoir laissé infuser une demi-heure, passer cette crème à travers un tamis très fin, la sucrer, y ajouter trois jaunes d'œufs et trois œufs entiers ; bien battre le tout et le passer à l'étamine en le tordant fortement. Enduire de beurre fondu une demi-douzaine de moules à dariole, les égoutter, laisser le beurre refroidir, puis battre un peu la crème ; en remplir les moules et les placer immédiatement dans une casserole contenant de l'eau bouillante. Laisser prendre la crème, et dès qu'elle est prise, renverser les moules sur un plat, les enlever avec précaution, saucer avec du bon café à l'eau bien sucrée.

Distractions et Jeux d'esprit

Charade.

A l'avouer franchement, mon dernier
N'a pas et n'a jamais eu mon premier
Si l'un de vous désire mon entier
Qu'il aille au plus tôt quérir un buissier
Victor BON-TECH.

Anagramme.

Du cycle épique bronage,
Un important personnage,
Avec Merlin, dira-t-on,
Ayant étroit parentage.
D'Italie un vieil état
Où, cher OEdipe, sans peine,
Vous découvrirez Imola,
Ferrare, ainsi que Ravenne.
Pour tout français généreux
Au cœur grand et magnanime,
De village, un nom fameux.
Et de gloire synonyme.

ALCIDE CHAPEAU.

Solutions de l'avant-dernier numéro :

Mots en étoile :

C
O
C
O
L
O
N
E
L
C
O
L
E
R
E
N
E
R
A
C
E
R
A
B
L
E
L
E
C
L
U
S
E
E
S
E

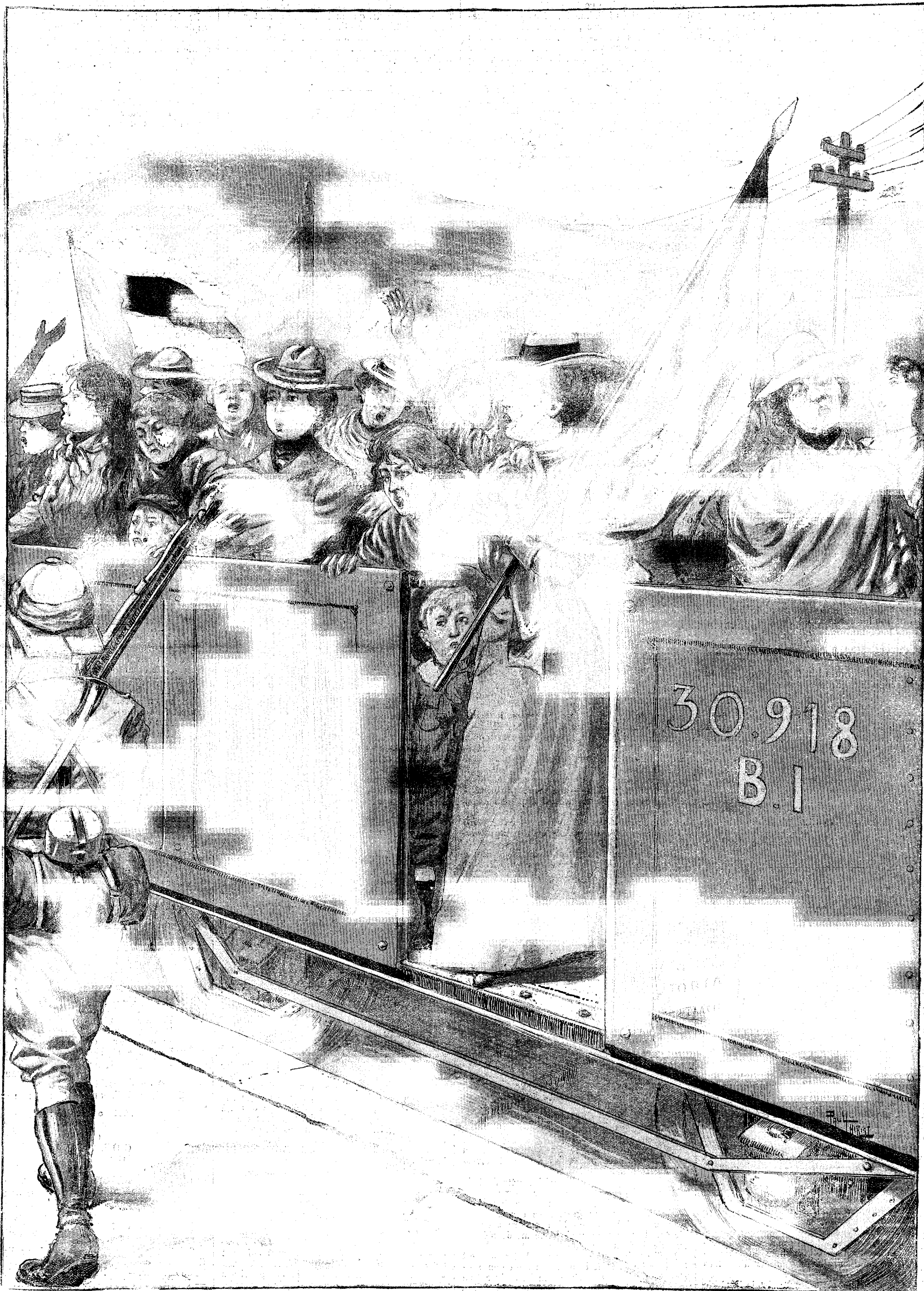
Enigme.

VOI-AU-VENT.

Solutions justes : Pocahontas. — Les oedipes de Cazouls. — Louisou Coustantou 1^{er}, maire en herbe de Lacauze. — Ch. Conti. — A. R. à Nages. — Un Nemrod à Audenge. — Taprobane.

Le gérant : HOULIER.





Au Transvaal

Les femmes boers prisonnières de guerre chantant l'hymne national.